



Markus Lüpertz, peinture et poésie

Ce n'est pas un livre à dévorer, mais à distiller. Cet ouvrage de 600 pages, mêlant journaux, essais, poèmes et dessins est le récit polyphonique d'une aventure artistique de plus de soixante ans, celle de Markus Lüpertz. Peintre néoexpressionniste, sculpteur et poète, pianiste de jazz à ses heures, Lüpertz (né en Bohême en 1941) n'est guère connu en France. En Allemagne, c'est « *le prince des peintres* ». Cela ne va pas sans autant d'excentricité que de panache. Mais au-delà des provocations faciles, il y a chez lui la volonté de raviver l'alliance évoquée par Aristote entre peinture et poésie, de peindre la poésie et d'écrire la peinture, sans que l'une soit le commentaire de l'autre. Lüpertz nous fait entrer ici dans l'atelier où s'élaborent les couleurs et dans la forge où étincellent ses mots rendus par une admirable traduction.

Pierre Deshusses

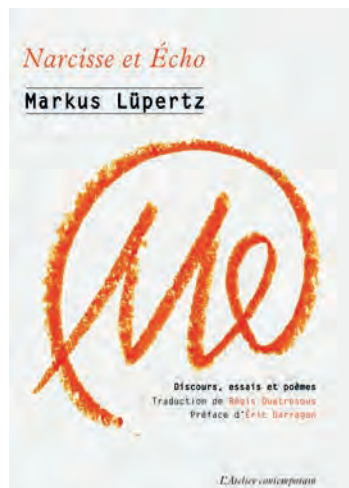
Narcisse et Echo (Narziss und Echo), de Markus Lüpertz, traduit de l'allemand par Régis Quatresous, L'Atelier contemporain, 606 p., 30 €.



Évelyne Grossman
La créativité de la crise
Les Éditions de Minuit, 128 p., 15 euros

De quoi sommes-nous défaits, par quelles dynamiques sommes-nous mus lorsqu'on ne peut plus créer ? Le nouvel essai d'Évelyne Grossman poursuit ces moments de béance de la créativité chez les artistes et les écrivains, mais aussi de la créativité propre à l'activité de penser. À l'intersection de la psychanalyse, de la philosophie et de la littérature, l'auteur, spécialiste d'Antonin Artaud, analyse ces « oscillations douloureuses entre plénitude créative et vide impuissant ». À partir du cas d'Artaud décrivant un « effondrement central de l'âme » et une « véritable déperdition de l'être » ou de Nietzsche devenu fou à notre place, mais aussi avec les mots d'un écrivain comme Louis Calaferte, qui a si bien décrit ces élans menacés, « entre la volonté de vivre et l'obligation de mourir », elle prend soin de ne pas opposer une crise de la créativité à une crise qui engendrerait de nouvelles puissances créatrices. Au contraire d'une rupture définitive et figée de la création, d'une « stase » propre à l'échec, la « crise » serait à entendre dans un processus indéfinissable, aussi épuisant qu'inépuisable. Chez Beckett, elle s'ouvre à une « dynamique du ratage » : « Je ne peux pas continuer, je vais continuer. » Qui écrit quand ça n'écrit plus ? Grossman inscrit cette crise dans la modernité : l'effondrement de la croyance en un sujet créateur. Barthes annonçait en 1968 la mort de l'auteur, pendant que Blanchot avec Deleuze et Foucault affirment une « écriture impersonnelle », sans sujet. *La Créativité de la crise* offre un très bel éclairage à cette grande expérience de l'insécurité, réclamant de « persévérer dans l'étrange énergie du désœuvrement », sans quoi ne naît aucune forme : « Apprendre à danser toujours. Apprendre à traverser le déséquilibre. »

Flora Moricet



Markus Lüpertz
Narcisse et Écho
L'Atelier contemporain, 608 p., 30 euros

Dans sa longue préface à ce recueil réunissant discours, essais et poèmes écrits entre 1961 et 2019 (soit près de soixante ans de réflexions), Éric Darragon, spécialiste de l'art allemand d'après-guerre, évoque l'importance de la complexité artistique pour Markus Lüpertz et annonce que ce dernier est un « peintre qui écrit pour dire que l'art n'est pas une réponse mais une interrogation faite de doute, de gaieté, de peur, d'enthousiasme ». Ils sont souvent obscurs et violents (les poèmes notamment), mais c'est un véritable plaisir de parcourir ces textes. Certaines lignes sont prophétiques (c'est ce qu'on appelait jadis « l'avant-garde »). Dans « Sur la nocivité des mots d'ordre sociaux dans les beaux-arts » (1981), Lüpertz écrit que « l'art va son chemin sans vergogne, porté par un petit nombre d'individus, semblable à un échafaudage qui s'intègre à la masse, se stabilise, se déploie et continue de croître ». Le peintre écrit aussi sur l'art ancien qui l'a intensément nourri. Il consacre par exemple un beau poème, très intime, à Nicolas Poussin (1991) et à la Rome du 17^e siècle. Et, dans le discours de Nimègue (1991 aussi), il souligne encore les travers contemporains : « Le rire reste la plus grande provocation qui soit. Y compris en art. On admet l'ironie. L'humour, à la rigueur. On encourage la caricature. Mais on exècre la gaieté. Ceci est une affirmation. » Après la formidable rétrospective consacrée au peintre il y a cinq ans par le Musée d'art moderne de la Ville de Paris, c'est là un recueil essentiel pour s'enfoncer un peu plus dans le continent Lüpertz et mieux comprendre son rapport à l'antique, à l'époque. En croissant, au passage, Pablo Picasso, Eduardo Chillida, Edvard Munch ou Paul Klee.

Richard Leydier



Olivier Lussac
Rituels et violences dans la performance
Eterotopia, 216 p., 19 euros

Abjection, obscénité et violence dans l'art d'action se profilent telles des manières de réactiver les rituels archaïques et religieux oblitérés par une société marchande globalisée, où le mot « commerce » est devenu monosémique. Olivier Lussac, érudit ès performances qui, en 2010, avait consacré un ouvrage remarquable à *Fluxus et la musique*, trace ici une histoire orientée de cet art éminemment politique, de cette pratique de l'école buissonnière du marché de l'art qui est devenue un genre à part entière. Passant de la contre-culture à la culture, la radicalité primordiale de l'art d'action s'est vue teintée aux filtres médiatiques. L'exemple récent, mi-délation mi-police morale, de l'action de Piotr Pavlenski signe le glissement de l'abjection inhérente au rituel vers une pratique abjecte dans ses fins. Lussac met en perspective la scène performative via un champ référentiel impressionnant de quelque 113 ouvrages et 98 articles, qui permet d'accéder à l'analyse critique de cette transformation spectaculaire (à la fois saisissante et subordonnée aux *likes* du tribunal *marketing*). C'est que le mot « performance » lui-même est marqué du sceau de l'ambiguïté. Usité dans le sport comme dans l'entreprise, il cache le caractère positivement poétique de ses origines historiques. Les artistes (Hsieh et Mendieta, par exemple) qui, dans les années 1970 et 1980, la pratiquent, le font selon le principe de la licence poétique, cette manière de prendre ses aises avec les codes qui permet à la fois de les mettre au jour et de s'émanciper de toute emprise morale, politique, stylistique. Cet ouvrage est essentiel à qui souhaite questionner la place contemporaine d'une esthétique du choc et de l'étonnement (*l'ekplêxis* chez Aristote) qui fascine le spectateur en manque d'émancipation.

Antoni Collot

À SUIVRE

Cette colonne pourrait s'intituler « En compagnie des peintres » car les ouvrages qui y sont présentés sont moins des discours *sur* que des textes écrits *avec*.

– **Rencontres avec Bram Van Velde de Charles Juliet (P.O.L., « #formatpoche », 140 p., 9,50 euros)**. Réédition augmentée d'entretiens que l'écrivain eut avec l'artiste entre 1964 et 1978, c'est-à-dire trois ans avant la disparition de celui-ci. Autrement dit, un bon bout de chemin ensemble. Et ce livre n'est pas seulement l'occasion d'approcher un grand peintre à la parole rare, et que Juliet note avec la même vivacité comme les mêmes hésitations avec lesquelles elles furent prononcées, c'est aussi l'opportunité de lire un merveilleux texte qui met en place le décor, portraiture le peintre et ses visiteurs et réagit en direct aux toiles vues dans l'atelier.

– **Tal Coat en devenir de J.-M. Huitorel, E. Guille des Buttes-Fresneau, O. Delavallade (Locus Solus, 176 p., 27 euros)**. Ici, le compagnonnage s'est fait avec les héritiers de l'artiste pour mettre en place un fonds Tal Coat au Domaine de Kerguéhennec, riche désormais d'une importante collection de tableaux. De nombreuses expositions sont organisées hors les murs, dont celle au musée de Pont-Aven dont cet ouvrage est le catalogue. 80 reproductions retracent le parcours de ce peintre dont on aimerait voir une grande rétrospective à Paris et que Jean-Marc Huitorel replace avec pertinence aux côtés de Fontana.

– **Etel Adnan. Un printemps inattendu. Entretiens (Galerie Lelong & Co., 166 p., 25 euros)**. Depuis des années, la galerie Lelong enrichit cette collection, qui rassemble des interviews données ici et là par ses artistes, traduisant notamment celles parues à l'étranger. Matière première précieuse. Jean Frémon présente ce volume consacré à une artiste parvenue trop tardivement à la notoriété. Etel Adnan parle de son art, bien sûr, mais aussi de l'art ancien, de littérature et de sa propre poésie, de son pays natal, le Liban... Parallèlement, paraît un ouvrage consacré à ses leporellos.

– **Piero Solitude de Leonor Baldaque (Verdier, 96 p., 13,50 euros)**. Roman d'une auteure qui fut actrice, notamment pour Eugène Green, et qui s'insinue dans les fresques de Piero della Francesca comme le cinéaste a pu promener sa caméra dans une architecture baroque. Un second Piero, celui-ci bien contemporain et peintre, intervient dans le récit. Mais ce qui entraîne la lecture, c'est surtout la façon qu'a Leonor Baldaque d'aller et venir dans l'espace et les couleurs de la peinture, voire, en comédienne, d'endosser les vêtements des personnages.

Livres

MARKUS LÜPERTZ, « UN PEINTRE QUI EST AUSSI POÈTE »

À travers cette sélection de textes de l'artiste allemand, écrits au long d'une soixantaine d'années, s'affirme sa conception exigeante de la création.

« *Peintre corps et âme* », Markus Lüpertz s'est toujours vu « aussi poète », comme il l'a déclaré à Tatjana Dübel en 2013. Et il suffit de feuilleter ce recueil de *Discours, essais et poèmes* pour mesurer la place de l'écriture dans le parcours de l'artiste. Il la pratique de façon constante, des *Cinq poèmes* de 1961-1973 aux *Six* de 2019, pour des articles de presse, des catalogues d'exposition et des discours où il prend position, sur la figure et l'abstraction (1997) ou encore sur l'exposition (1996). Il dialogue avec les peintres qui l'inspirent, ses « collègues disparus » (p. 186), dont Nicolas Poussin, auquel renvoie le titre de l'ouvrage, *Narcisse et Écho*. Il la pratique au jour le jour, s'interrogeant d'ailleurs en 1974 sur

« ce qui peut justifier un journal » (p. 57) : « *C'est lié à l'introspection, au miroir, à la sentimentalité (la portée historique entre aussi en ligne de compte).* » De juillet 1974 à janvier 1975, on peut ainsi suivre le travail qu'il effectue pour les peintures murales du crématorium de Ruhleben, à Berlin, de l'achat du matériel aux interrogations sur l'art, des moments d'abattement quand « rien ne [lui] vient » (p. 60) à l'euphorie : « *Ça tient. Fabuleux.* » (p. 91) et au mot « *FINI* ».

DU STYLO AU STYLET

On perçoit, dans l'écriture même, les ruptures de rythme, le ralentissement, voire l'empêchement, dans les creux, mais aussi la confiance et la fluidité de certaines phrases ou

encore l'urgence croissante à mesure qu'approche la date de livraison. Quant au journal de 2009-2010 qui accompagne la création de sa sculpture *Hercule*, il s'écrit comme

**Tant dans ses œuvres
que dans ses textes,
c'est surtout
l'engagement « total »
de l'artiste qui s'exprime,
lui qui, dès 1969, choisit
« l'aventure d'une
peinture aventureuse ».**

un poème suivant l'apparition de la forme et de la sculpture qui prend vie, jusqu'à ce qu'elle parte à la fondrie découpée en morceaux : « *Les fondeurs viennent et / taillent mon*

rêve en pièces. » « *Ils amputent - mathématiques, / méthodiques.* » (p. 521.) Une même vision de morcellement est présente dès les premiers poèmes où le sujet, naufragé, se voit amputé des pieds et des mains, avant d'être décapité.

Les références à la mythologie - récurrentes - et les échos avec la peinture sont évidents, laquelle repose sur une logique du fragment, de la juxtaposition, du collage et du choc, tandis que, dans la tension avec l'écrit, rien n'est explicité : « *Un tableau, écrit-il en 1974, est toujours un mystère, même quand on l'explique de façon plausible. L'écrit est toujours impudique, exhibitionniste. Dieu soit loué, je suis peintre* » (p. 56). Tant dans ses œuvres que dans ses textes, c'est surtout l'en-

Narcisse et Écho

Markus Lüpertz



Discours, essais et poèmes
Traduction de Régis Quatresous
Préface d'Eric Darragon

100% papier recyclé

gagement « total » de l'artiste qui s'exprime, lui qui, dès 1969, choisit « *l'aventure d'une peinture aventureuse* », lui qui demande, en 1973, à pouvoir se défendre du monde qui le menace et qui décrit, dans un poème de 1975, le mouvement impérieux qui l'anime comme un « *voyage en non-comprendre* » (p. 95).

GUITEMIE MALDONADO

Markus Lüpertz, *Narcisse et Écho. Discours, essais et poèmes*, préface d'Eric Darragon, traduction de Régis Quatresous, Strasbourg, L'Atelier contemporain, 2020, 608 pages, 30 euros.

BEAU GESTE

Markus Lüpertz et Georg Baselitz, deux peintres allemands que l'on découvre également poètes.

Les deux livres sont consacrés à des peintres allemands, **MARKUS LÜPERTZ** pour l'un, et **GEORG BASELITZ** pour l'autre. Les deux sont des inventaires de leurs écrits, de leurs discours, de leurs interviews. Le premier, sorti juste avant l'été, est passé inaperçu. C'est le plus surprenant des deux. On y découvre Lüpertz théoricien de l'art, et surtout poète, un homme marqué par les atrocités du nazisme: «*La génération de nos pères/avait encore le choix/ Nous, ma génération, sommes nés en faute/sans "si" ni "mais"/ C'est dire que nous sommes condamnés à l'histoire/que nous avons à faire le travail de l'histoire*» (*Nous sommes les Enfants d'une génération*, 1997).

Georg Baselitz, lui, clôt à sa manière la question sensible du passé: «*Je hais les idéologies*», écrit-il en 1992. Mais il sait aussi faire preuve d'élan poétiques, dans un texte étrange, ironique

et beau, intitulé *Autrefois, entre-temps et aujourd'hui* (2010). Et quand il se demande quel est le rôle de l'artiste «*entre père spirituel et fils prodigue*», Lüpertz répond: «*L'artiste rend le monde visible.*» Car une sorte d'incrédulité caractérise Baselitz, un recul, une distanciation avec le monde à laquelle n'échappent que l'amour et, bien sûr, la peinture. Lüpertz, lui, défend la peinture qu'il sent attaquée, affirme que «*l'artiste est l'œil incorruptible de l'époque*» et prend ce monde informatisé très au sérieux, au point de le conspuer dans un long poème (*Le Droit à la philosophie*, 2009), où il le juge inapte à la philosophie. Dans *Académie Rousseau* (2019), Baselitz répond: «*Il est permis de rire.*» – **Olivier Cena**

| *Narcisse et Écho*, de Markus Lüpertz, textes choisis, traduits de l'allemand par Régis Quatresous, éd. L'Atelier contemporain, 608 p., 30€, **TTT**.

| *Danse gothique*, de Georg Baselitz, édition établie par Detlev Gretenkort, traduit de l'allemand par Régis Quatresous, éd. L'Atelier Contemporain, 424 p., 25€, **TTT**.